

JUDAÏSME ET CHRISTIANISME AU MOYEN ÂGE

Marie-Anne VANNIER (UL, ERMR, IUF), *Judaïsme et christianisme au Moyen Âge*

En prolongement du projet MSH JECP (Judaïsme et christianisme chez les Pères), envisagé à partir de trois corpus : la Genèse, les Psaumes et les Prophètes, dans lequel Daniel Boyarin a joué un rôle important, nous entrons désormais dans le projet MSH JECMA (Judaïsme et christianisme au Moyen âge), un sujet à la fois plus facile, dans la mesure où les documents sont plus nombreux (Gilbert Dahan vient de publier un livre sur la question), mais plus difficile également, en raison des préjugés qui ont pesé et qui ont amené à méconnaître l'apport du Judaïsme, du « fait juif » (expression de Jean-Michel Salanskis) pour être plus précis. Nous nous efforcerons de clarifier la question, en recherchant quels dialogues ont existé entre Juifs et chrétiens au Moyen Âge, en particulier sur le plan de l'exégèse.

Daniel BOYARIN (Université de Berkeley), *Y a-t-il eu un quelconque Judaïsme juif au Moyen Âge ?*

Dans cette communication, je montrerai que les Juifs n'ont jamais utilisé un mot apparenté à *Ioudaismos* ou *Iudaismus* pour désigner leur présumée 'religion' ou même tout leur système culturel au Moyen Âge.

D'après mes recherches, c'est là un usage purement chrétien. Nous le démontrerons à partir d'une étude comparative entre le *Kuzari (Apologie de la religion méprisée)* et la conversion de S. Vladimir.

Markus VINZENT (Université d'Erfurt), *Presbyteron Kreitton? La réévaluation de la Tradition par les penseurs juifs et chrétiens des XIII^e et XIV^e siècles*

Depuis très longtemps – ce qui est plus ancien est meilleur –, *presbyteron kreitton* synthétise la compréhension populaire de la tradition et de l'autorité, que ce soit en latin, en arabe, en hébreu, en grec ou encore en chinois ou dans d'autres langues asiatiques. Et pourtant, au XIII^e siècle, quelques penseurs ont osé penser le contraire, tant en Orient qu'en Occident : que ce soit Chu XI en Chine, Abraham ibn Megit, maître Eckhart... Cette communication étudiera comment, *presbyteron kreitton* a été repensé, en particulier dans les milieux universitaires d'Erfurt, en précisant, non seulement quelles en ont été les implications extérieures, mais aussi en dégagant ce qui rapproche ces penseurs.

Gilbert DAHAN (EPHE), *L'utilisation de l'exégèse juive chez les exégètes chrétiens des XIIe-XIIIe siècles*

Malgré les divergences profondes entre exégèse chrétienne et exégèse juive, malgré la détérioration des conditions de vie des communautés juives en Occident au XIII^e siècle, les échanges intellectuels entre chrétiens et juifs continuent à être féconds et les commentateurs chrétiens de la Bible ne cessent de faire appel aux interprétations

juives, approuvant certaines, condamnant d'autres. On essaiera de faire le point sur cette question en étudiant successivement l'apport de l'exégèse juive au niveau de l'hébreu et de la lettre, le recours aux textes midrashiques et l'utilisation des philosophes, notamment Maïmonide. On examinera également les réflexions des exégètes chrétiens sur l'herméneutique juive et sur les raisons du désaccord.

Annie NOBLESSE-ROCHER (Unistra), *La Disputatio contra Iudaeos d'Ingetus Contardus*

Notre contribution porte sur la *Disputatio contra Iudaeos* d'Ingetus Contardus. Le 1^{er} mai 1286 se déroule, à Palma, le premier d'une série de débats entre un marchand génois, Ingetus Contardus, et des Juifs éminents de l'île de Majorque. Relatées sous forme de dialogue, ces journées de *disputationes* abordent dans un premier temps la question des lois alimentaires et la juste compréhension de Lévitique 11, puis lors des discussions suivantes les thèmes majeurs de la polémique entre Juifs et chrétiens à l'époque médiévale : la restauration promise par les prophètes, la toute-puissance divine, l'interprétation d'Isaïe 7, 14, la divinité du Messie. Ces six débats recèlent aussi des apports originaux comme le rôle du Diable, thème absent généralement des controverses. Notre contribution s'attache à évaluer l'exégèse biblique à l'œuvre de part et d'autre : débat sur l'interprétation *sipiritualiter seu temporaliter*, sur la clarté de l'Écriture, sur l'utilisation des principes exégétiques rabbiniques ou sur le sens historique par le chrétien Ingetus. Les débats révèlent une utilisation de l'exégèse plus complexe qu'on ne pourrait l'imaginer, comme le montre l'utilisation du sens littéral par exemple utilisé à des fins herméneutiques différentes de part et d'autre.

Harald SCHWAETZER (Cusanus Hochschule, Bernkastel-Kues), *Nicolas de Cues, interprète philosophique de l'Ancien Testament*

Comme on le sait, l'œuvre de Nicolas de Cues comprend près de 300 sermons, qu'il a lui-même préparés pour la publication. On ne peut séparer le prédicateur du philosophe en Nicolas de Cues. Bien que la plupart de ses sermons soient en lien avec le Nouveau Testament et que la christologie constitue le cœur des sermons du Cusain, on y trouve, également, une réflexion solide sur l'Ancien Testament. Nous dégagerons, dans cette communication, le sens de cette exégèse, à partir d'exemples précis.

David LEMLER (Unistra), *La distinction entre exégèses allégoriques juive et chrétienne*

L'exégèse des philosophes juifs médiévaux face à l'allégorisme chrétien On s'intéressera à la manière dont divers philosophes juifs médiévaux au XII^e et XIII^e siècle situent leur propre méthode d'interprétation des textes bibliques et rabbiniques face à ce qu'ils perçoivent de l'exégèse chrétienne : du rejet de l'excès de l'allégorisme au profit d'un sens littéral instruit des sciences profanes (Abraham Ibn Ezra) à l'adoption de l'allégorisme pour rivaliser avec les exégèses chrétiennes (Samuel Ibn Tibbon) ou défendre face à elle la valeur du rabbinisme (Moïse Ibn

Tibbon).

Yossef SCHWARTZ (Université de Tel-Aviv), *Les noms divins hébreux entre philosophie, mystique et magie : Eckhart et la kabbale chrétienne*

La rencontre de maître Eckhart avec la pensée juive en général et avec les idées religieuses et philosophiques de Moïse Maïmonide en particulier est devenue un thème majeur de la recherche contemporaine, comme cela ressort du programme de notre colloque.

Fait intéressant, cela n'a pas retenu l'attention des intellectuels juifs avant la dernière génération. Les savants rationalistes, philosophiquement orientés vers la *Wissenschaft des Judenthums* (science du Judaïsme) ne se sont pas plus intéressés à Eckhart que les penseurs romantiques et mystiques ne l'ont fait pour Maïmonide. Cet aspect historiographique est, à mon avis, crucial pour comprendre que, derrière le titre *Judaïsme et christianisme au Moyen Âge*, on trouve, avant tout une réflexion sur le Judaïsme et le christianisme dans la civilisation moderne, principalement depuis le XIX^e siècle.

Dans ma communication, je voudrais établir un lien entre l'état de la recherche sur Eckhart, avec les problèmes généraux, tels que les relations entre la philosophie, l'exégèse et la mystique, et la kabbale juive et chrétienne et l'étude de la kabbale et de la magie en général. Le cas d'Eckhart pourrait nous donner l'occasion unique de réévaluer simultanément toutes ces questions et leurs interrelations.

Jean DEVRIENDT (ERM), *Faut-il placer Eckhart dans le sillage du Sefer Hassidim ?*

La littérature juive médiévale ne se limite pas à Rachi et Maïmonide. De nombreux autres maîtres ont rédigé des traités dans certains continuent d'être lus et appréciés. Dans le Saint Empire germanique, un courant mystique, le hassidisme vit le jour entre 1150 et 1250. Les études en sont rares. Mais ce courant est assez fort pour être nommé hassidisme allemand ou rhénan. En dehors de nombreux points sur les misvoth et la jurisprudence, les habituelles pratiques magiques et spéculations sur les lettres constituant les mots de la Bible s'y retrouvent. Cependant ils mettent en avant des points qui ne peuvent qu'alerter ceux qui connaissent la mystique chrétienne rhénane. Ainsi en va-t-il de Dieu comme l'inconnaissable, et de l'Un comme prédié uniquement par Dieu, dans le *Sepher Ha-hayyim*, d'Éléazar de Worms, (1163-1235). De même, la spéculation sur le Créateur intelligible par sa seule parole, la distinction entre parole, écho, et voix demandent à être analysés de près. Or, ces thèmes sont plus ou moins prolongés, sans ordre apparent, dispersés dans le *Sepher Hassidim*, rédigé par Juda le Hassid, sans doute à Cologne, durant le XIII^e siècle.

La question se pose donc aujourd'hui de savoir si Maître Eckhart a pu avoir accès à ces textes importants, que ce soit à Erfurt où son couvent jouxtait la synagogue, ou bien à Strasbourg ou Cologne, villes possédant des communautés juives importantes structurées autour de ce que la langue ydich naissante nommait déjà non pas *beth kakenesset*, la synagogue, mais la Schul, ce qui ne pouvait pas laisser indifférent un maître avide de savoirs. Grâce à ces centres culturels, certains écrits ont

pu circuler en langue vernaculaire, l'ancien allemand, nettement plus accessible à Eckhart que l'hébreu. Faute d'études préalables, nous ne pouvons, actuellement, que dresser l'inventaire des questions possibles autour d'une réaction d'intégration ou de refus des thématiques mystiques synthétisées dans le *Sepher Hassidim*, ou contenues avec ses points forts en des florilèges contenant aussi les maître juifs ayant précédé Judas le Hassid.

Avec Maïmonide, devons-nous placer Éléazar de Worms et Juda le Hassid parmi les influences juives détectables dans la mystique rhénane ?

Jean-Claude LAGARRIGUE (ERMR), *L'influence de l'exégèse parabolique sur Eckhart*

Maître Eckhart justifie l'existence d'un deuxième commentaire de la Genèse, en évoquant le besoin de passer à une exégèse atteignant le sens intime du texte, caché sous la coque du sens extérieur. Il serait faux pourtant de croire que le premier commentaire est consacré au sens littéral et le second au sens parabolique. Tout lecteur d'Eckhart le sait : son style est aussi peu littéraliste que possible. Son exégèse est donc en réalité parabolique depuis toujours.

La différence est donc ailleurs. Mais où ?

Une piste à suivre est l'absence du nom de Moïse dans les *Paraboles de la Genèse*, remplacé désormais par le Christ comme auteur du texte.

Israël Jacob YUVAL (Université hébraïque de Jérusalem), *Pâques et Pessah au Moyen Âge – leurs relations reconsidérées*

Au Moyen Âge, la cérémonie du Séder comporte inévitablement des éléments théâtraux. Les mystères étaient joués devant les cathédrales pour évoquer la Passion du Christ (sa crucifixion et sa résurrection). Pour les Juifs, au contraire, le seul espace accessible était privé, aussi réalisaient-ils aussi un jeu chez eux, de manière privée, dans l'espace familial.

L'*afikoman* (un demi-morceau de pain azyne) a eu un rôle important dans l'histoire messianique du Seder et son histoire fournit un épisode instructif dans le développement du discours sur le rapport entre le Seder juif et Pâques. Selon la coutume médiévale, au début du Seder, on prend la matzah du milieu de la pile de trois, on la casse en deux, on enveloppe une des moitiés dans un chiffon et on la cache (*tzafun*). À la fin du Seder, cette matzah est ramenée à table et on la mange comme *afikoman*. Cette coutume présente des analogies avec les rituels de l'eucharistie dans la liturgie chrétienne. L'*afikoman* sert de parallèle juif à l'hôte chrétien, que ce soit une parodie ou une rivalité. Alors que l'eucharistie symbolise le corps de Jésus, l'*afikoman* juif symbolise le Messie.

